Ministère de L'enseignement Supérieur et de la Recherche Scientifique

Université Yahia FARES de Médéa

Faculté des Lettres et des Langues

Département des Langues Etrangères

Mémoire de fin d'études proposé en vue de l'obtention du diplôme

de master en langue française

Option : Science des Textes Littéraires

Thème

L'écriture oblique dans *L'enfant* de Jules Vallès

Préparé et soutenu par :
Mme. Hanifa ZEMIRLINE

Encadré par :
Dr. Chihab BESRA

Année universitaire :

2015/2016

Remerciements

Je tiens tout d'abord à remercier mon directeur de recherche, M. Chihab Besra, pour sa disponibilité et ses encouragements, tout au long de la conception de ce mémoire.

Je voudrais aussi ma profonde reconnaissance à tous les membres de ma famille pour leur aide et leurs conseils précieux.

Je n'omets pas, enfin, de remercier toutes les personnes qui ont contribué de près ou de loin à l'élaboration de ce travail.

Dédicace

Je dédie ce travail à tous ceux qui me sont si chers,

notamment mon petit ange Sarah.

Table des matières

Remerciements……..2

Dédicace.....3

Introduction.....7

Chapitre I : L'implicite comme phénomène littéraire

1. Définition 12

1.1. Les enjeux de l'écriture implicite.....12

1.2. L'énonciation et le discours impliccite 13

1.3. Le sous-entendu et le présupposé.....14

2. L'écriture oblique.....15

2.1. Définition 15

2.2. Le discours ironique.....16

2.3. Le principe de l'ironie.....17

2.4. Le mode épidictique.....17

3. Le lecteur, ce complice indispensable 18

3.1. Les compétences du lecteur- partenaire 20

3.1.1. La compétence linguistique 20

3.1.2 La compétence encyclopédique 20

3.1.3 La compétence logique.....21

3.1.4 La compétence réthorico-pragmatique.....21

4. L'autobiographie ; une écriture du moi.....21

4.1. La prosopographie et l'éthopée.....23

4.2. L'œuvre comme reflet du vécu 24

5. Jules Vallès, ce « pestiféré » de la littérature française 24

Chapitre II : Le recours à l'écriture oblique comme choix stratégique

1. Les fonctions de l'ironie dans *L'enfant* de Jules Vallès 30

1.1. L'ironie comme moyen de rejet 30
1.2. L'ironie comme moyen de défense 32
1.3. De l'ironie pour évacuer sa charge émotionnelle 33
2. De l'humour pour une ironie intense 34
2.1. La fonction de l'humour dans *L'enfant* de Jules Vallès 35
2.2 L'humour noir 35
3. L'écriture fragmentaire au service du discours oblique 36
4. La tension didactique dans *L'enfant* de Jules Vallès 38

Chapitre III : les indices de l'ironie dans L'enfant de Jules Vallès

1. L'aspect polyphonique de l'écriture oblique dans *L'enfant* de Jules Vallès 43
2. L'hyperbole 45
3. La description 45
4. Le dialogue 46
5. La narration 47
6. Le monologue 47
7. La phrase emphatique 48
8. La comparaison 49
9. La métaphore 49
10. L'antithèse 50
11. L'énumération 50
12. L'onomatopée 51

Conclusion 53

Bibliographie 55

Introduction

La compréhension d'un texte ne dépend pas seulement de ce que nous avons devant nos yeux comme trace écrite, mais l'expression qui dit « *lire entre les lignes* » veut en sorte qu'on dépasse et les mots et le sens transmis en apparence, pour arriver au noyau de la pensée impliqué dans l'écriture de celui qui nous parle. Toutefois il ne s'agit pas seulement de l'écriture, il peut y avoir aussi de l'implicite dans tout ce qui pourrait être destiné à véhiculer un message ou une idéologie quelconque, dont les supports se varient de l'un à l'autre.

Contrairement à ce que nous pensons, l'implicite ne se trouve pas seulement dans les dires, mais les formes, les photos même les plus célèbres tableaux de peinture ; leurs images tendent à dire moins et laisser deviner le reste par les amateurs de l'art ou pour ceux qui cherchent la vérité derrière les couleurs. On cite comme exemple dans ce cas-là, la peinture surréaliste, un art de révolte né après une prise de conscience contre l'absurdité de la première guerre mondiale.

Cela dit que l'implicite se déploie dans le besoin et la contrainte de tout dire. Adopté dans la littérature, comme une cuirasse contre la censure, l'implicite est devenu l'abri privilégié de nombreux écrivains qui ont voulu dévoiler la vérité avec aisance et loin de tout hasard.

Néanmoins, les desseins de l'implicite ne sont pas toujours les mêmes, et on peut même voir d'autres situations qui pourront impliquer l'implicite et empêcher la parole explicite, parler le politique parfois engendre des risques et met son locuteur dans des embarras difficile à échapper. Cela fait que l'implicite est une bonne solution pour se décharger de la responsabilité. Nous avons aussi les sujets des tabous qui nécessitent certain silence pour ne pas transgresser les règles de la morale. Nous constatons que dans les situations mentionnées, l'implicite est conditionné par l'entourage et les lois de la société. Cependant, on peut assister à un discours implicite provenant d'une situation de traumatisme, dont le locuteur se trouve contraint de parler et s'exprimer explicitement vu son état psychique et moral qui pourrait prendre contrôle sur son écriture. Et c'est le cas de notre objet

textuel, où Jules Vallès, dans des circonstances que l'on peut qualifier de traumatisantes et dures, fait évoquer son vécu à travers le discours oblique.

Jules Valles est réputé pour ses idées révolutionnaires et son esprit qui prône le changement et le renouvellement au sein des sociétés en état de détresse. En tant qu'écrivain, il a certes légué un nombre restreint d'œuvres mais son apport pour la littérature française est assez conséquent. C'est le genre d'écrivains dont la production gagne en densité et en intensité ce qu'elle perd en quantité.
Sa fameuse trilogie : *L'enfant, Le bachelier et L'insurgé,* écrite à une période, jugée délicate pour lui ainsi que pour la France, s'inscrit principalement dans les écrits autobiographiques.

Nous avons choisi comme objet d'étude son premier roman *L'enfant*. Un roman autobiographique qui fait part des circonstances difficiles qui ont marqué son enfance et l'ont déterminé comme individu.

Au premier abord avec l'œuvre, et en lisant le titre, il nous est aisé de comprendre qu'il est question de relater les événements qui ont jalonné la vie d'un enfant. Cela aurait été banal comme œuvre si ce n'était cette charge émotionnelle qui accompagne la description de ces événements. Cela n'a pas manqué de nous intriguer en nous incitant à découvrir ce qui a favorisé ce choix de forme d'écriture par l'écrivain.

En fait, ce qui a attiré notre attention vers cet ouvrage c'est sa contrariété dans la manière de dire les choses, voire de les transmettre implicitement sous forme de messages à une visée didactique d'un côté et critique de l'autre côté ; l'œuvre veut mettre en exergue un établissement de règles fondée sur l'incompréhension et les conceptions archaïques qui semble être un vrai malaise pour les jeunes gens comme on peut le voir dans la dédicace citée par l'auteur :

> *« À tous ceux qui crevèrent d'ennui au collège ou qu'on fit pleurer dans la famille, qui, pendant leur enfance, furent tyrannisés par leurs maîtres ou rossés par leurs parents, Je dédie ce livre ».*

Jusqu'à quelle mesure l'écriture oblique permet à l'écrivain de rendre compte de son vécu insoutenable ?

D'après la lecture de notre corpus étayée de certain éclairage théorique, nous nous sommes permis d'émettre les hypothèses suivantes :

Partant du fait que notre corpus est une configuration des traits sociaux, culturels et idéologiques de l'époque où il a été produit, nous avons estimé que les approches sociocritique et psychanalytique étayées d'une description textuelle, seront les plus convenables pour étudier *L'enfant.*

- L'écriture oblique dans *L'enfant* de Jules Vallès se considère comme un procédé de défense face à une situation traumatisante.
- L'écriture oblique incarne pour lui un moyen d'entrainer son mal à l'intérieur pour mieux le voir.
- A travers son expérience, l'écrivain dans notre objet textuel, inculque des leçons qui visent à reconsidérer certains principes par rapport à l'éducation des enfants.

Notre travail de recherche va se répartir en trois chapitres. Dans un premier chapitre nous jugeons pertinent de parler de l'implicite comme phénomène littéraire en tant qu'un concept général et aborder ses points essentiels. Puis nous allons traiter l'écriture oblique comme faisant partie intégrante de l'implicite et la matière fondatrice du discours de notre corpus. Ensuite nous comptons réserver au lecteur sa part dans notre travail essentiellement pour le rôle qu'il joue face à une écriture oblique. Et pour ainsi dire, nous allons montrer le besoin que prouve l'auteur de recourir à l'autobiographie pour raconter son vécu. Et à la fin de ce chapitre nous allons parler de Jules valles et de sa contribution dans la littérature française.

Dans le deuxième chapitre intitulé « le recours à l'ironie comme choix stratégique » où nous allons faire allusion aux fonctions de l'ironie dans l'enfant et nous allons parler aussi de l'humour pour une ironie intense et mentionner ses fonctions, puis en dernier lieu nous allons montrer l'aspect tragique de l'écriture oblique dans notre corpus ; dont nous essayerons de montrer son côté didactique

qui incite implicitement à adopter les bons concepts qui valent pour une bonne éducation.

En dernier chapitre intitulé « les indices de l'ironie dans *L'enfant* de Jules Vallès » où nous allons faire distinguer les différentes voix qui cohabitent dans le discours oblique. A la fin nous allons analyser le discours de notre objet textuel et ressortir les indices les formes que peut prendre l'écriture ironique.

Chapitre I :

L’implicite comme phénomène littéraire

Définition

Etymologiquement parlant, le terme « implicite » vient du mot latin *implicitus*, qui signifie enveloppé ou plié. Cette notion tient son caractère "compliqué" et "obscur" de la manière dont elle était conçue aux XVIe et XVIIe siècles.

Dans le Petit Robert 2013, l'adjectif "implicite" qui s'oppose à "explicite" signifie ce qui est virtuellement contenu dans une proposition ou un fait sans être formellement exprimé ; un procédé qui consiste à dire les choses en peu de mots en s'appuyant sur des termes non clairs où le présupposé et le sous-entendu sont ce qu'il y a de plus présent. Pour le désigner, cette forme de discours peut être évoquée sous forme d'autres appellations comme le non-dit ou encore ce qui est tu.

> *« Dans chaque énoncé, oral ou écrit, il y a une grande part d'implicite, il y a plus de vide que de plein, plus d'informations tues que d'informations dites ».*[1]

Toute communication, écrite ou orale, repose sur un échange d'informations supposées être comprises. Cependant le discours émis n'est censé être clair et intelligible. Il peut relever de l'ambigu et du non-dit, c'est-à-dire des messages tus, émis indirectement.

Le degré de clarté d'un message est généralement tributaire des intentions de l'émetteur comme l'a affirmé Oswald Ducrot disant que l'implicite est « *c'est ce qu'on dit sans le dire* » et des fonctions qu'il choisit d'assigner à son discours.

1.1. Les enjeux de l'implicite

L'implicite assure certaines fonctions au niveau de la communication. D'une part, si l'on revient au contexte socio-historique, il constitue une échappatoire idéale pour détourner la censure. Un grand nombre d'écrivains entre autres le fabuliste Jean De La Fontaine choisissaient, au Moyen Age et aux siècles qui lui ont succédé, de recourir à cette stratégie pour aborder des questions sociales et politiques dont l'évocation était aussi défendue que périlleuse.

[1] Jean ROCQUET, « Lecture et implicite », [En ligne] :< http://erdp.ac-reins.Fr/ien/metiers-fichiers/lecture PDF> , Consulté le 12.01.2016.

D'autre part, l'émetteur peut recourir à l'implicite pour des raisons esthétiques ou purement littéraires comme l'affirme Umberto Eco :

> *«Le texte est un tissu d'espaces blancs, d'interstices à remplir, et celui qui l'a émis, prévoyait qu'ils seraient remplis et les a laissés en blanc pour deux raisons. D'abord parce qu'un texte est un mécanisme paresseux (ou économique) qui vit sur la plus-value de sens qui y est introduite par le destinataire. (…) Ensuite, au fur et à mesure qu'il passe de la fonction didactique à la fonction esthétique, un texte veut laisser au lecteur l'initiative interprétative (…). Un texte veut que quelqu'un l'aide à fonctionner. »*[2]

Umberto Eco constate deux raisons pour lesquelles un auteur choisit de laisser des blancs à remplir dans son texte. Premièrement, par économie du langage. Ainsi, préférant impliquer davantage le lecteur, il fait à dessein d'entourer son discours d'hermétisme pour susciter plus d'interactions avec celui-ci. Deuxièmement, partant du fait qu'un texte littéraire échappe à son auteur, une fois publié et reçu, le lecteur se trouve appelé à le (re)construire à sa manière, le (re)façonner et l'enrichir, contribuant, de la sorte, à partir de son *initiative interprétative* à assurer sa réécriture et sa continuité.

2. L'énonciation et le discours implicite

Selon Dominique Maingueneau, la situation d'énonciation est interprétée comme l'environnement physique ou social dans lequel se trouvent les interlocuteurs. Chaque discours est censé être produit dans une situation d'énonciation bien définie qui va déterminer le sens de l'énoncé émis. En revanche, le processus interprétatif de certains énoncés peut confronter une difficulté de contradiction entre ce qui est émis en apparence et ce qui devrait être signifié comme intention de l'émetteur. Et effectivement quand ce dernier fait exprès de s'exprimer implicitement, il crée un décalage entre la situation d'énonciation et l'énoncé, alors le recours au contexte de l'énonciation doit être pris en considération comme facteur favorable dans le décodage de l'implicite.

[2] Umberto ECO, in. Anne BARRE, *La compréhension de l'implicite dans les textes littéraires : une continuité pédagogique entre le FLE et le FLM* ? [En ligne] : en ligne : http://dumas.ccsd.cnrs.fr/dumas-00742277. Consulté le 15. 04. 2016.

1.2. Le sous-entendu et le présupposé

On distingue selon la répartition de Ducrot aux contenus implicites deux genres essentiels : L'implicite logique et l'implicite énonciatif. Dans notre recherche nous ne nous intéressons pas à l'implicite logique, mais plutôt à l'implicite énonciatif, donc nous allons nous baser essentiellement sur le sous-entendu et le présupposé qui sont les formes les plus connues de l'implicite.

Nous commençons d'abord par définir le sous-entendu, c'est une information que l'on tire par déduction non pas de l'énoncé, mais en ayant recours à la situation d'énonciation, ainsi une phrase telle : *Merci, tu as bien fait aujourd'hui !* Pourrait-elle sous-entendre, *« je suis fier de ce que tu as fait aujourd'hui »*, d'un côté ou bien, « ton comportement était désagréable », donc l'interprétation de la phrase dépend du contexte énonciatif, selon la pragmatique et comme Dominique Maingueneu avait mentionné dans la description des traits essentiels du discours ; c'est-à-dire le discours est contextualisé, le même énoncé peut correspondre à deux discours différents selon les circonstances où il a été émis.

Puis nous avons l'autre type qui est le présupposé. Contrairement au sous-entendu, le présupposé est une information que l'on déduit à partir d'un mot contenu dans l'énoncé, une autre définition de présupposé introduite par Occioni dit : *« c'est une unité de contenu qui doit nécessairement être vraie pour que l'énoncé qui la contient puisse se voir attribuer une valeur de vérité »*[3]. Elle a expliqué cette définition par une autre citation qui est la suivante : *« la proposition p présuppose q si q (qui est nécessairement vrai si p est vrai) reste nécessairement vrai même si p est nié* »[4]. Nous allons appliquer cette théorie à l'exemple que nous avons cité auparavant : *Jean ne fume plus*, qui présuppose que *Jean fumait avant*, cela dit que la deuxième proposition est vraie si la première proposition est vraie, mais cela n'oblige pas que la première soit fausse bien que la deuxième reste toujours vraie.

[3] Catherine KERBRAT OCCIONI, *L'implicite*, Paris, Arman Colin, 1986, p.56.
[4] *Ibid.*, p.42.

Alors le repérage du sous-entendu renvoie au contexte (contexte énonciatif) bien que la déduction d'un présupposé renvoie essentiellement au cotexte (à partir de l'énoncé lui-même), deux notions différentes qui font la majeure distinction entre les principaux types de l'implicite.

2. L'écriture oblique

2.1. Définition

L'écriture oblique est un mode d'écriture qui découle de l'implicite. Comme son nom l'indique c'est une écriture qui consiste à aller dans un sens indirect qui verse à son tour dans plusieurs sens dépendant d'un calcul interprétatif.

> *« L'oblique comme, forme impose, un point de vue décentré sur les choses, imprime aux objets un éclairage en clair-obscur, une signification décalée, un art de la duplicité et sollicite l'interprétation, […] L'oblique conduit sur des chemins de traverse, étranges aux apparences et aux évidences supposés de la linéarité, en marche des règles, des rhétoriques, des lois. Il trace ses voies entre silence et non-dits, les lacunes du dire, l'inachèvement, l'absence d'œuvre, tout ce que décompose la pensée et l'oblige à se recomposer ailleurs, parole non pleine, non conclusive. Le cas échéant. »*[5]

Il s'agit donc d'un procédé qui suscite une hésitation entre ce qui est clair et ce qui est obscur, car la signification qu'on obtient de l'oblique n'est pas toujours fixe et elle suppose elle-même plusieurs lectures et interprétations. Puis l'oblique à sa raison d'être selon certains critères. En outre son caractère majeur est le vide, sa réalisation n'est jamais complète. Elle nécessite la décomposition de la pensée.

2.2. Le discours ironique

L'obliquité de ce mode d'écriture cadre parfaitement avec le sens du mot « ironie » qui signifie la manière par laquelle on dit le contraire de ce qu'on veut faire entendre. Littérairement parlant, l'ironie ou ce que Philipe Hamon définit

[5] Maine DE BIRAN, *Mémoire sur la décomposition de la pensée.* Québec, Chicoutimi, 1952, p.17.

comme "écriture oblique" est ce mode d'expression qui laisse entendre un décalage entre l'énoncé et la pensée, en d'autres termes le discours qu'on émet ne va pas dans le même sens avec l'intention de ce qu'on veut dire. La gaité et le ton comique de l'ironie sont trompeurs, ils nous font rire, mais en réalité ils dissimulent de la colère, le désarroi, des choses plus importantes qu'elles puissent apparaître.

Pour expliquer davantage l'ironie et la manière dont on doit l'appréhender, Philipe Hamon établit une petite comparaison entre le mensonge et l'ironie *« dans le mensonge, X dit a, pense non-a, et veut faire entendre a à son interlocuteur. Dans l'ironie, X dit a, pense non-a et veut faire entendre non-a à son interlocuteur »*[6]. A première vue, cela semble ambigu, en revanche on voit clairement la différence qui existe entre les deux formes, dont le *a* incarne toujours le discours émis et le *non-a* est la pensée de l'énonciateur. Contrairement à l'ironie, le mensonge passe sa pensée (non-a) de manière explicite en vérité déformée (a) à son interlocuteur qui est censé la saisir telle qu'elle est, bien que l'ironie exprime implicitement le contraire de la pensée tout en incitant le locuteur à recourir à un calcul interprétatif afin de joindre ses pensées à celles de son locuteur. En effet, l'ironie est un jeu sémantique de contraires dont le lecteur est appelé à un acte de réécriture au niveau du texte de l'auteur, à titre d'exemple le lecteur peut réécrire « bon » en « méchant » ou « fier » en « déçu » et il faut noter que c'est à partir de cette réécriture que sont nés les nouveaux genres littéraires telles que la parodie et le pastiche.

Le discours ironique est dédoublé. Il véhicule un double sens ; son discours explicite dit autre chose que les termes qui le composent linguistiquement. Cependant, sémantiquement, il se fait l'écho d'un autre discours. Selon Dumarsais, le discours ironique est évaluatif et non pas informatif : *« la connaissance du mérite ou du démérite personnel de quelqu'un est déterminante dans l'usage de l'ironie »*. En fait, la fonction réelle du discours ironique est de donner de la valeur ou au contraire de dévaloriser.

[6] Philipe HAMON, *L'ironie littéraire, Essai sur les formes de l'écriture oblique*, Paris, Hachette, 1996, p. 19.

2.3. Le principe de l'ironie

L'effet ironique se produit d'abord sur la base de contrariété de type *a vs non-a*, puis nous avons la mimèse, une procédure définie par Beauzée comme suit :

> *« espèce d'ironie par laquelle on répète directement ce qu'un autre dit ou pu dire, en affectant même d'en imiter le maintien, les gestes et le ton ; de manière qu'avec un air qui semble d'abord favorable à ce qu'on répète, on en vient enfin à le tourner en ridicule »*[7]

La mimèse sera donc une sorte de pastiche ou de parodie qui consiste à mettre en dérision les procédés ou les œuvres d'autres écrivains. Et pour réussir à disqualifier un discours, il faut faire recours à l'hyperbole, celle-ci exagère, double, augmente ou diminue excessivement la vérité des choses afin de les tourner en dérision.

2.4. Le mode épidictique

Philipe Hamon considère l'ironie comme étant une forme d'écriture complexe qu'il désigne comme " mode épidictique ". Dans la rhétorique, l'épidictique est une forme de louange ou de blâme. L'ironie réunit et inverse ces deux sous-espèces de l'épidictique dans un même discours où il est possible au locuteur de railler son adversaire ou le blâmer en faisant semblant de le louer et vice-versa.

Hamon évoque trois éventualités où le discours ironique ou plus précisément le mode épidictique est investi :

> *«- On exprime explicitement une positivité (+), avec ou sans degré, ou une neutralité (=) pour signifier implicitement une négativité (-) avec ou sans degré ;*
>
> *- On exprime explicitement une négativité (-), avec ou sans degré, ou une neutralité (=) pour signifier implicitement une positivité (+), avec ou sans degré ;*

[7]Nicolas BEAUZEE. In, Philipe HAMON, *Op.cit.*, p. 32.

> *-On exprime explicitement une négativité (-) ou une positivité (+), avec ou sans degré, pour signifier implicitement une neutralité. »*[8]

Cette répartition renvoie à l'acte d'énonciation au sein duquel l'intention et le discours émis s'opposent d'où cet aspect ambigu de l'écriture oblique. L'émetteur veut transmettre un message différent ou contraire à celui qu'il annonce en apparence. Dumarsais fait allusion à ce qu'il nomme *idées accessoires* (connaissance du contexte, de celui qui parle, de ce dont on parle), ces dernières dévoilent les enjeux de ce mode d'écriture complexe qui revêt le caractère de l'inversion, du contraire ou de la mimèse.

3. Le lecteur, ce complice indispensable

Répondre aux attentes du lecteur est l'une des taches primordiales que l'auteur doit assumer, mais le plus important pour lui est de garder la continuité de son livre. Dans ce but il assure un autre travail au lecteur à travers l'implicite ; ainsi le lecteur aura son rôle dans un partage littéraire et romanesque.

L'enjeu de l'implicite ou plus particulièrement de l'ironie est d'émettre des messages incomplets sous une forme oblique. Le lecteur va donc verser dans une réflexion qui dépasse le texte lui-même. Il doit lire entre les lignes afin de saisir le sens dissimulé et combler le vide qui y règne.

Toutefois, il n'est pas toujours donné à tous les lecteurs d'accéder au sens. Ce dernier nécessite une réflexion approfondie et une vision qui va au-delà du texte. L'implicite suppose un lecteur averti, qui soit en mesure de pénétrer le texte en faisant appel à la déduction. Cela cadre avec la conception de Philipe Hamon qui affirme que :

> *« l'ironie est une communion qui se fait partiellement et sélectivement sur le dos d'un autre, une sorte de petit examen de passage que l'ironisant fait passer à son auditoire ou à ses lecteurs pour vérifier leur compétence idéologique, une posture langagière qui à deux buts contradictoires ou plutôt symétrique : d'un cote mettre à distance, exclure, excommunier en quelque sorte les balourds et les naïfs qui ne comprennent pas la*

[8] Philipe HAMON, *Op.cit.,* p.40.

> *dualité (ou tout simplement la complexité) d'un message, ou qui l'interprètent mal ; de l'autre cote, communier avec l'autre partie du public transformée en complice. »*[9]

Ecrire en ironie est une sorte de contrat entre l'ironisant et le lecteur qui se fait indirectement et encore implicitement pour tester la compétence idéologique bien sûr du lecteur et effectivement il y a ceux qui entrent dans le jeu et gagnent le statut de complices et il existe ceux qui n'arrivent pas à atteindre la pensée de l'auteur, et que l'on qualifie de naïfs.

Alors là on s'intéresse au lecteur complice ou attentif qui est censé être conscient de la situation d'énonciation, c'est-à-dire prendre en considération l'ensemble des conditions qui participent dans la production de l'énoncé, comme une première étape. Puis, il faut mentionner que la plupart des lecteurs pensent que comprendre l'implicite peut les aider à l'interpréter, mais c'est tout à fait le contraire ; car en fait comprendre mal peut donner plusieurs lectures possibles et encore certaines d'elles sont mauvaises et elles peuvent engendrer un contresens, donc il faut dès l'entrée commencer à interpréter pour à la fin comprendre tout en rendant compte aux *« idées accessoires »* et surtout aux dimensions symboliques et esthétiques qui se cachent entre les lignes.

3.1. Les compétences du lecteur- partenaire

Il nous semble que c'est aussi simple d'interpréter un énoncé si on se limite seulement au niveau du texte et du cotexte, bien qu'il s'agit de plus complexe si on tente de préciser la nature des opérations interprétatives ou les compétences que le lecteur doit avoir pour décoder un énoncé implicite, Catherine Kerbrat Occionni a essayé de les classer en quatre catégories différentes : la compétence linguistique, la compétence encyclopédique, la compétence logique et la compétence rhétorico-pragmatique.

[9] *Ibid.*, p.125.

3.1. La compétence linguistique

Elle assure l'assignation de chaque signifié avec son signifiant, donc elle à faire avec les règles constitutives de la langue, un lecteur qui ne connaît pas la langue avec laquelle l'énoncé implicite a été écrit, il n'arrivera pas à le déchiffrer car ses règles lui sont étrangères et inconnues. Elle permet donc de relever les informations inter-énoncives contenues dans le texte et le cotexte qui résident dans différentes composantes : syntaxique, lexicale, stylistique, le registre de langue, le type de discours, etc.

3.2. La compétence encyclopédique

Contrairement à la compétence linguistique, Kerbrat Occionni définit la compétence encyclopédique ainsi :

> *« La compétence encyclopédique se présente comme un vaste réservoir d'informations extra-énoncives portant sur le contexte ; ensemble de savoirs et de croyances, système de représentation, interprétations et évaluations de l'univers référentiel. »*[10]

Alors elle se base sur le bagage culturel que dispose le lecteur, qui lui permet de s'informer sur le contexte et comprendre les codes de croyances et les représentations de l'univers de l'auteur plus de sa propre idéologie qu'il veut passer à travers son texte.

3.3. La compétence logique

La compréhension de l'implicite se fait par un raisonnement logique des faits qui se constitue de trois phases ou ce qu'on appelle la structure syllogistique. L'encodeur donne l'information comme déjà préalable, bien que le décodeur suit sa compétence logique pour reconstruire le raisonnement de son locuteur bien sûr avec le recours à la compétence encyclopédique.

[10] Catherine KERBRAT OCCIONNI, *Op.cit.,* p.63.

3.4. La compétence réthorico-pragmatique

La compétence réthorico-pragmatique se résume dans l'ensemble des principes discursifs qui font du discours un jeu honnête d'échange verbal, on les retrouve sous formes d'autres appellations «les principes conversationnels »ou «les maximes » et pour ces dernières Grice avait envisagé quatre genres que nous allons citer brièvement : maxime de quantité, maxime de qualité, maxime de relation, maxime de modalité (manner).

4. L'autobiographie ; une écriture du moi

Dès le premier abord, il nous est aisé de constater qu'il s'agit d'une œuvre autobiographique. Ce genre qui s'inscrit parmi les écritures personnelles permettant d'évoquer des expériences vécues comblant parfois des frustrations tout en y infusant des souhaits.

Nous avons choisi de présenter la définition de Philipe Lejeune puisqu'elle nous semble la plus appropriée pour expliquer cette écriture en vogue :

> *« Récit rétrospectif en prose qu'une personne réelle fait de sa propre existence lorsqu'elle met l'accent sur sa vie individuelle, en particulier sur l'histoire de sa personnalité.»*[11]

Comme première remarque qu'on peut extraire de cette citation de Lejeune c'est que le roman autobiographique apparait sous forme de récit en prose. Cela dit que l'histoire racontée se passe sous un mode narratif c'est-à-dire il faut qu'il ait une période temporelle jugée suffisante, pour qu'on puisse parler d'un vécu proprement dit. En effet nous avons besoin de certaines étapes qui forment les péripéties du récit : naissance, enfance, dimension affective, mariage… toute une vie jalonnée d'aventures. Ainsi la citation se focalise sur l'aspect idéologique ; en d'autres termes on ne raconte pas le récit de sa vie juste pour le plaisir de le faire, mais l'objectif qui se dissimule derrière ces écrits personnels c'est de faire part de sa propre expérience de vie, transmettre sa version du monde c'est justement l'aspect rétrospectif dont parle Thomas Clerc :

[11] Philipe LEJEUNE, Le Pacte autobiographique, Paris, Seuil, 1975, p.14.

> *« L'autobiographie est généralement écrite au crépuscule de la vie dans la mesure où elle obéit, entre autres, à un désir de remémoration et de justification. La relation se fait donc au passé, mais dans une perspective future, puisqu'il s'agit de faits révolus que l'auteur cherche à retracer avec précision, et auxquels il souhaite conférer une signification globale. »*[12]

Dans la pratique autobiographique, l'écrivain reprend des scènes de sa vie passée en les commentant, les expliquant, et justifier parfois les différents interactions qui pourraient en découler

Dans notre objet textuel, qui fait son apparition bien des années après les *Confessions* de Rousseau, Jules Vallès exilé à Londres en 1875, évoque ses souvenirs d'enfance en permettant à son roman d'assurer d'une écriture autobiographique et grâce à son parcours estudiantin qui lui fait prendre conscience de la nature de son vécu.

L'évocation de son enfance fait bien sentir l'enchainement chronologique dans la description des évènements. Il commence son histoire à l'âge de cinq ans où les péripéties tournent autour les premières années vécues à la maison, et il met l'accent sur la maltraitance de sa mère et sur ses chagrins de petit enfant. Il décrit aussi à l'âge de dix ans son collège et il parle de son père et de leur situation financière, souvent source de honte pour lui devant ses semblables, les évènements se déroulent sur le même rythme jusqu'à l'âge de quinze ans où il évoque certaines de ses aventures affectives. Il achève son œuvre en décrivant ses mésaventures de jeune de seize ans face à son père avant que ce dernier ne décide de l'envoyer à Paris.

L'auteur nous a laissé devant un mélange de gaité et de chagrin ; la première pour son style d'écriture et le deuxième pour la souffrance qu'il a dû subir, son ironie couvrait tout le long de l'œuvre, une ironie qui fait rire et qui en même temps nous pousse à réfléchir la relation entre son enfance, sa personnalité et son devenir.

[12] Thomas CLERC, *Les écrits personnels*, Paris, Hachette, 2001, p.17.

3.5. La prosopographie et l'éthopée

Ces deux notions sont en étroite relation avec la description, et cette dernière fait partie intégrante du roman autobiographique ; la prosopographie est liée à l'aspect physique : la figure, le corps, les traits et tout ce qui concerne l'extérieur du personnage qu'il soit réel ou fictif. En revanche l'éthopée a pour objet les mœurs, les vices, les vertus, en somme elle s'occupe de tout ce qui concerne les qualités morales du personnage réel ou fictif. Vu que notre corpus est un roman autobiographique réaliste, on assume que les personnages évoqués dans l'intrigue narrative sont réels, l'auteur focalise davantage sur l'éthopée que la prosopographie comme on a déjà mentionné auparavant que raconter son histoire de vie compte surtout sur le côté moral et la personnalité comme vecteur conducteur dans le trajet de son existence.

3.6. Le reflet de l'œuvre sur le vécu

Raconter sa vie ne permet pas de la changer même si on est capable de changer certaines vérités dans l'œuvre, la réalité reste intacte car elle appartient au passé, et ce dernier est la seule dimension temporelle ……. mais à partir de cette citation de Gusdorf on va voir jusqu'à quelle mesure l'œuvre autobiographique peut servir les besoins de son auteur :

> *« Les écritures du moi donnent la parole à la seconde voix, refoulée dans l'ordinaire des jours, en laquelle se libère une mauvaise conscience, le vœu de l'impossible et de l'irréel, de la plénitude refusée […]. La carrière de l'existence vécue n'a pas permis le plein emploi des ressources d'un être ; il en profite, en deuxième lecture, en écriture seconde pour donner dans son récit de vie la pleine mesure de ce qu'il aurait pu être, mais qu'il n'a pas été. Les récurrences de l'imaginaire autorisent la constitution d'un irréel du passé, qui permet au rédacteur de prendre sa revanche sur les faux-sens, le contresens et les incompréhensions de l'histoire »*[13].

L'œuvre autobiographique exprime un désir de retourner en arrière afin d'imaginer une autre vie, corriger les fautes qu'on a commises, et changer sa

[13] Georges GUSDORF, *Les Ecritures du moi*, Paris, Odile Jacob, 1990, p. 122.

vision pour le monde. Le plus important est de réaliser ce qu'on n'a pas pu faire dans toutes les années passées par le biais de l'écriture personnelle. C'est le cas pour Jules Vallès qui souhaitait être le fils aimé, dorloté par ses parents, un enfant riche, heureux, capable de jouir de sa vie de la manière qu'il désire. Malheureusement l'adversité ne lui a pas donné la possibilité de l'être.

4. Jules Vallès, ce « pestiféré »[14] de la littérature française

Pour peu de travaux dans la littérature on estime bien que Jules Valles a pu se marquer parmi les grands écrivains de la deuxième moitié du XIX siècle. Journaliste et écrivain romanesque, il se permet de donner une image de son monde à la fois réelle et fictive. Son écriture émerge dans un contexte de combat là où il considère sa plume à l'égal d'une arme ; sa parole de revendication et de révolte revient à l'origine à une violence provenant de son enfance puis ancrée dans un milieu plus anarchique et plus dur qui menace la tranquillité de l'esprit et fait table rase des droits du peuple, Jules Valls prend donc la défense de ceux qui n'ont pas la parole et les oubliés de la société *« […] Je n'en suis que plus profondément attaché au sort des vaincus. Aussi je serais bien heureux si je pouvais les défendre sournoisement ici ou là, avec ce qui est mon arme, avec ma plume de romancier… »* Et il dit encore : *« J'avais la révolte au bout de la plume »* Son écriture est un cri de révolte et d'indignation contre l'injustice, en fait son fameux journal dont il représentait le moyen le plus directe et efficace pour diffuser ses idées s'appelait *« cri du peuple ». Jules* Vallès portait toujours cette vision critique sur le monde et n'hésitait jamais à défendre la vérité et les droits des victimes de l'injustice sociale à l'aide de son génie qui verse dans une création politico-littéraire. Cependant les idées de Jules Vallès lui font problème, la liberté d'expression était interdite, alors Jules Vallès fut exilé pendant quelques années, en revanche cela ne l'empêchait pas de s'exprimer dans le monde de la fiction, bien qu'il emprunte de la réalité. La littérature de Jules Valles ne cherche pas de la fortune, ni la fantaisie, mais elle célèbre la justice. Loin de son pays Vallès revient

[14] L'adjectif *pestiféré* a été utilisé par l'écrivain lui-même dans son roman autobiographique *L'enfant «* on ne voyait pas trace de peur ou de douleur sur ma figure. Je n'étais de la sorte ni un *patiras* ni un pestiféré.» (p.163), puis on lui a taxé de cette appellation pour ses idées révolutionnaires et son écriture de combat, et on le nomme souvent l'éternel révolté.

en arrière pour reconstruire ses souvenirs dans un roman autobiographique fait de trois tomes : *L'enfant, Le bachelier, L'insurgé.*

Dans notre objet textuel *L'enfant,* Jules Vallès évoque les souvenirs de son enfance dès l'âge de cinq ans dans une atmosphère lugubre et traumatisante. Il prend comme héros pour son intrigue Jacques Vigntras tout en gardant les mêmes initiales de son vrai nom comme on peut le remarquer pour une adaptation de faits moins fictive et beaucoup plus réelle qui nous permet de comprendre qu'il s'agit de son propre vécu qu'il parle.

Les évènements de l'histoire tournent autour le vécu de l'enfant Jacques, fils unique chez ses parents, ses derniers font que la vie de leur fils soit toujours misérable et triste, sa mère est une paysanne répressive aux conceptions archaïques qui ne cesse jamais de lui fouetter et surtout de le priver de s'amuser comme chaque enfant est censé faire, et son père est un professeur, se sentant toujours frustré ne le fait pas moins violent envers son fils. Jacques Vigntras cherche toujours une échappatoire pour jouir de sa vie d'enfant loin de sa mère et ses études si les conditions lui permettent d'en faire. Seul et triste tout le temps, Jacques essaye par tous les moyens de gagner l'affection de ses parents, mais ses tentatives vont toujours en vain ce qui fait qu'il prend le chemin de la révolte.

L'enfant est donc une adaptation fictive de la vie réelle de Vallès, celle-ci n'était pas facile et dotée d'une violence insupportable qui jette son effet sur la psychologie de l'enfant Vigntras dès le jeune âge et perturbe sa stabilité intérieure, on y remarque que Jules Vallès parle un peu de tout en ce qui concerne son vécu d'un côté et ses pensées ou autrement dit sa conception ou la manière de voir les choses pour ce qui l'entoure. La tristesse, la frustration et la maltraitance engendrent une carence affective immense chez lui qu'on peut la voir dans son incipit :

> « *Ai-je été nourri par ma mère ? Est-ce une paysanne qui m'a donné son lait ? Je n'en sais rien. Quel que soit le sein que j'ai mordu, je ne me rappelle pas une caresse du temps où j'étais tout petit ; je n'ai*

jamais été dorloté, tapoté, baisoté ; j'ai été beaucoup fouetté. »[15]

ces premières lignes donnent une idée bien claire sur le genre de la souffrance de Jacques ; du point de vue d'une critique psychanalytique on peut déduire que la source de son chagrin est à l'origine due à un manque d'affection et beaucoup de violence et de coups de fouet reçus par sa mère qu'il décrit comme la paysanne répressive, sournoise et surtout injuste.

Le collège n'était non plus son lieu préféré et il le compare à une prison, c'est là où il évoque ses souvenirs d'un pauvre collégien méprisé à côté de son père qui était lui aussi l'instituteur le mal aimé, il fait aussi allusion à ses confessions amoureuses qui se marquent de l'illusion et du chaos dans l'esprit d'un enfant de dix ans.

Puis, Jules Vallès montre une ambiguïté dans sa relation avec Dieu, cette confusion dans sa croyance qui provient d'un désordre dans l'esprit met sa foi en doute, et qui apparaît pourtant dans des passages ironiques ; *«Ils priaient Dieu de n'être pas trop cruel pour leurs champs, de ne pas tuer, avec son plomb blanc, leurs moissons en fleur.* »[16] Il dit aussi dans un autre passage *« […] C'est en vain qu'il prie Dieu, la sainte Vierge et cherche s'il y a un saint spécialement affecté à ce genre de péché.* »[17] Toutefois ces déclarations n'affichent pas clairement le penchement religieux de Jules Valles ni sa position de foi envers Dieu. Or l'œuvre porte un regard sociocritique pour une période ou l'injustice règne sur toutes les lois et fais le peuple noyer dans la misère, dont Vigntras était de ceux qui ont dû subir de l'humiliation pour son statut dans la société où le jeu des classes sociales ne rate jamais d'écraser les pauvres et les moins privilégiés. On peut y voir que le sentiment d'infériorité et la mise en écart accompagnent notre héros, lors de ses études. Vallès fait mine d'évoquer cette partie infâme de sa vie afin de justifier sa colère ou plutôt son écriture de révolte envers sa société et pour s'identifier à ceux qui n'ont pas eu la parole et le droit défendre leurs droits primordiales.

[15] Jules VALLES, *L'enfant*, Alger, Laouadi, coll. Arc en ciel, 2014, p.1.
[16] *Ibid*., p.10.
[17] *Ibid.*, p.205.

Lors de ce chapitre, nous avons essayé de montrer de quoi il s'agit l'implicite, quels sont ses enjeux et nous avons introduit notre objet textuel en tant qu'un roman autobiographique, relatant le vécu de Jules Vallès par le biais du discours oblique.

En effet, dans le deuxième chapitre, nous allons présenter certains des facteurs qui ont mobilisé l'écrivain pour recourir au discours oblique dans l'évocation de son vécu.

Chapitre II :

Le recours à l’écriture oblique comme choix stratégique

Cette ambivalence entre ironie et sérieux crée un discours à multiples fonctions et objectifs afin d'exprimer un sentiment de malaise et de frustration, l'enfance de Jules Vallès évolue dans l'amertume et la violence, l'ironie joue dans ce cas un rôle très important ; elle décrit avec mépris le vécu indésirable et le tourne en dérision en même temps, à ce propos Fontanier affirme :

> « *L'ironie semblerait appartenir plus particulièrement à la gaieté ; mais la colère et le mépris l'emploient aussi quelquefois, même avec avantage ; par conséquent, elle peut entrer dans le style noble et dans les sujets les plus graves* ».[18]

Ironie est synonyme de gaieté, elle fait rire comme elle peut aussi servir dans les situations les plus graves avec excellence. En effet l'ironie en étant un procédé d'écriture comique assure plusieurs fonctions ; car son emploi n'est pas arbitraire et se présente comme un choix stratégique.

Le recours à ce mode d'écriture est intentionnel ; par le biais de ses manifestations ironiques et railleuses l'auteur est capable de tout dire sous le voile du sous-entendu et les messages implicites, c'est comme si l'ironie est une stratégie qui permet de décrire le mal d'une manière différente de ce qu'il puisse apparaître. On peut dire en outre que le ton ironique est provocateur et il produit plus d'effet sur le lecteur et il lui permet de réagir avec le texte en tant qu'un tissu d'idées et de propos ambigus et entremêlés qui ont besoin d'être analysés et déchiffrés.

1.1. L'ironie comme moyen de rejet

La moquerie dans *L'enfant* se présente comme un signe d'indignation contre l'injustice, le mépris et surtout les conceptions archaïques de sa mère qui lui font de la peine et entravent son chemin de tranquillité et de bonheur. Il exprime son rejet, il donne une deuxième voix dans le silence qu'il laisse dans ses énoncés implicites pour dénoncer le cours des choses qui se fait à l'envers.

[18] Pierre FONTANIER, in Chihab BESRA, *Mouloud Feraoun, diariste. Analyse idéologique de Journal 1955-1962*, thèse de doctorat, université de Médéa, 2013, p.213.

Il ridiculise tout afin de dévoiler sa vision envers la médiocrité qui prenait place dans le monde où il vivait, il détestait le silence de sa maison, les cris de sa mère et ses leçons qui rendent sa vie plus misérable encore, et le sentiment d'infériorité qui l'accompagnait partout, et même les vêtements qu'il portait.

Se permettre de s'exprimer avec ironie montre que l'auteur résiste à toutes tentations de se laisser tromper ou duper par l'anarchie qui bouleverse tout principe et détruit tout raisonnement. Tout simplement Jacques Vigntras ne connaissait guère le sentiment de satisfaction et ses manifestations moqueuses montrent aussi bien le dédain vis-à-vis ceux qui ont contribué d'une manière ou d'une autre à rendre sa vie insupportable et si malheureuse.

> *« Mon cœur a reçu bien des blessures, j'ai versé bien des larmes ! J'ai cru que j'allais mourir de tristesse plus d'une fois (…) on avait raison de me battre, moi, parce que, quand on ma battait, je ne pleurais pas, je riais quelque fois même parce que je trouvais ma mère si drôle quand elle était bien en colère, j'avais des os durs, du moignon, j'étais un homme. Je ne criais pas pourvu qu'on ne me cassât pas les membres, parce que j'aurais besoin de gagner ma vie.»*[19]

Cette déclaration montre que l'enfance de l'auteur n'était pas aisée, pleine de douleurs et de tristesse. Dire que ses parents avaient raison de le battre porte une autre signification qui va au-delà de ses mots ; c'est tout à fait absurde pour Jules Vallès que ses parents le battent parce qu'il riait. Il ne trouve pas de raison pour laquelle on bat les enfants, il rejette de les torturer cruellement. Cela lui a fait du mal, et il détestait les autres parents qui battent leurs enfants comme m. Bergougnard qui a tué sa fille Louisette à force de la trop fouetter. Puis il n'a même pas le droit de pleurer, sinon selon lui il va aggraver la situation et cela ne sera pas pour son bien. En revanche il n'avait malheureusement pas moyen d'échapper à ces fouets ou de les rejeter qu'à travers l'ironie et l'humour grinçant qui sous-entendent la vérité et dévoilent l'absurdité.

[19] Jules VALLES, *Op.cit.,* p.330.

1.2. L’ironie comme moyen de défense

Se sentant noyé dans le chagrin, l’auteur prend l’ironie comme un bon moyen de défense et de lutte contre la cruauté de la vie qu’il mène, se faire rire ou tourner le mal en dérision c’est essayer d’échapper au pessimisme. L’ironie aide l’auteur à persister et faire face à ses malheurs ; la raillerie, la moquerie, la satire atténuent la gravité des situations les plus pénibles et les transforment en des scènes comiques.

Elle lui donne de la force pour pouvoir cacher sa faiblesse intérieure due à une violence insupportable qui laisse ses marques sur son âme de l’enfant et qui réapparait encore et encore au long de sa vie d’un homme adulte qui ne cesse de revoir l’injustice de la vie avec les yeux du petit Jacques Vigntras.

Ce dernier, un enfant de cinq ans sait comment duper sa mère pour échapper à ses fouets quand l’occasion lui permet est lui-même l’auteur qui se moque de ces situations.

> *« Il faut bien avouer que ma mère est logique. Si on bat les enfants, c’est pour leur bien, pour qu’ils se souviennent, au moment de faire une faute, qu’ils auront les cheveux tirés, les oreilles en sang, qu’ils souffriront, quoi !...elle a un système, elle l’applique (…) je suis tombé sur une mère qui a du bon sens, de la méthode. »*[20]

Commettre une faute par l’enfant Jacques n’est pas quelque chose de très simple pour l’auteur, car les conséquences coûteront si chers, et les conceptions archaïques de sa mère en y la cause. L’auteur trouve une difficulté à comprendre le raisonnement de sa mère ou ce qu’il appelle comme système, il le refuse pour en fin se moquer de cette logique qui permet de battre les enfants violemment.

L’ironie dans cette position aide l’auteur à apaiser le mal qu’il le tourmente, renverser le sentiment de douleur en humour lui procure des moments de soulagement et d’oubli momentané.

[20] *Ibid.,* p.210.

1.3. De l'ironie pour évacuer sa charge émotionnelle

L'atmosphère qui règne sur le récit de Jacques Vigntras est chargée de tristesse, des sentiments de solitude et de mélancolie, un état psychique bouleversé et tourmenté ; pour ainsi atténuer l'intensité de ces sentiments qui lui torturent l'âme et l'esprit, l'ironie est un bon moyen de consolation.

Jules Vallès raconte l'histoire de sa vie sans la moindre réserve et avec soi-disant trop de détails espérant à un soulagement intérieur. Il prend l'humour comme l'expression la plus pacifique et la plus convenable qui pourrait lui permettre d'évacuer sa charge émotionnelle qui pèse lourde sur son âme. Evoquer les souvenirs de son enfance ne lui fait pas plaisir et le chagrine aussi bien, en effet il les a transformés en histoire écrite et comique pour libérer ses pensées du mal que l'a subi.

L'ironie aide en outre avec son côté divertissant à dédramatiser certaines situations qu'il a qualifiées de pénibles et dures à supporter par un enfant, elle couvre l'aspect tragique sous-jacent et impliqué dans le mode de l'écriture oblique pour donner l'illusion d'une distraction momentanée qui fait que l'auteur s'éloigne de ses maux et l'angoisse qui lui serre le cœur ; en somme le recours à l'ironie réduit la tension et procure des moments de soulagement et d'amusement.

> *« Bien désintéressé dans la question, puisque j'étonne même les tailleurs du pays et que je ne suis vêtu à aucune mode connue depuis l'antiquité jusqu'à nos jours ! Mannequin inconscient d'une politique que je ne comprends pas, caméléon sans le vouloir, je peux apporter mon témoignage, il a son poids. »*[21]

La question des vêtements posait toujours problème pour Jaques, là où sa mère prend control sur le tout, avec son point faible qui est le mauvais gout, et dont Jacques a du souffrir de la honte et de l'humiliation devant le monde. Cela peut apparaître de peu d'importance, cependant pour Jacques, ça fait partie de sa propre vie, de son choix et de sa personnalité. En fait il expose le sujet avec ironie et sarcasme pour en quelque sorte se faire oublier cette source de gêne et de honte et pour se libérer de sa charge émotionnelle.

[21] *Ibid.*, p.294.

2. De l'humour pour une ironie intense

La ressemblance qui existe entre l'ironie et l'humour donne à la confusion, leur point commun est de faire rire. En revanche, une lecture approfondie de notre corpus nous permet d'établir la différence entre les deux notions ; l'ironie consiste à inverser la réalité en dévoilant son absurdité et son injustice avec un effet d'humour qui vient de l'accomplir et lui orner avec son statut de gaité.

Après avoir présenté les fonctions que l'ironie assure dans notre objet textuel, nous intéressons à montrer quels sont les fonctions de l'humour et jusqu'à quel point il pourrait aider dans le discours oblique à exprimer la frustration de l'auteur avec un air comique.

2.1. La fonction de l'humour dans *L'enfant* de Jules Vallès

L'humour tient une place centrale dans l'écriture ironique, il symbolise le risible, le comique. Mais en fait en ce qui concerne *L'enfant*, l'humour se prolonge dans une autre dimension que celle de faire rire car ce n'est plus le cas pour la vie de l'auteur ou la violence et le chagrin le traumatisent et le mettent dans un état psychique ébranlé et tourmenté. Son humour dissimule quelque chose de plus sérieux que de susciter le rire, l'auteur essaye par le biais de l'humour de mettre en valeur ce qui a été détruit par l'effet de la violence et l'injustice, et de mettre ainsi le point sur ce qui est essentiel et éradiquer les conceptions archaïques ; source de tout malheur pour l'auteur

Cependant, l'humour dans son écriture joue le rôle d'un apaisement ; il sert à enlever la tension des pensées douloureuses et malheureuses qui sont gravés dans sa mémoire.

2.2. L'humour noir

L'humour dans L'Enfant souligne la frustration, les douleurs et la violence, c'est un humour grinçant et noir**,** il représente une sorte de contradiction entre le caractère bouleversant et déplaisant des faits et la façon dont on en parle. Son apparent est gai et fait rire bien qu'au fond, sa réalité est piquante et horrible.

La gêne trainée par les pensées et les souvenirs de l'auteur se traduit dans son écriture à travers cet humour, il provoque une hésitation entre le rire et une

réaction réfléchie, à travers notre lecture on doit penser sa source et ses enjeux sinon on va se tromper dans son piège comique et sarcastique.

> *« Elle prit un bâton, un balai, quelque chose qui l'empêchait d'être en contact avec la peau de son enfant, son enfant adoré. Je sentais si bien l'excellence des raisons et l'héroïsme des sentiments qui guidaient ma mère, que je m'accusais devant Dieu de ma désobéissance, et je disais bien vite deux ou trois prières pour m'en disculper. Malheureusement, j'avais très peu de temps à moi, et mes mea-culpa restaient en l'air. »*[22]

Jules Vallès montre une réalité absurde et qui ne pourrait pas avoir du sens, il justifie la violence de sa mère par l'héroïsme et la bonne raison et il dit qu'elle agit ainsi parce qu'elle l'aime, bien qu'il s'accuse lui-même de désobéissance dans toute l'histoire des coups qu'il reçoit sans raison et il prie Dieu aussi. Lire ce passage nous fait rire, cependant il faut prêter attention à son coté sérieux et cruel.

3. L'écriture fragmentaire au service du discours oblique

La lecture de notre objet textuel nous a présenté une variété de procédés d'écriture réunis sous le mode d'écriture oblique, l'instabilité de l'état psychique de l'auteur crée une déchirure au sein de son écriture et une discontinuité qu'on peut la remarquer à travers les phrases courtes, coupées et parfois même inachevées. C'est ce qu'on appelle l'écriture fragmentaire ; à ce propos Alain Montandon affirme :

> *« Le fragment est défini comme le morceau d'une chose brisée, en éclats, et par extension le terme désigne une œuvre incomplète morcelée. Il y a, comme l'origine étymologique le confirme, brisure, et l'on pourrait parler de bris de clôture de texte. La fragmentation est d'abord une violence subie, une désagrégation intolérable. On a souvent répété que les mots latins de fragmen, de fragmentum viennent de frango : briser, rompre, fracasser, mettre en pièce, en poudre, en miettes, anéantir. En grec, c'est le Klasma, l'apoklasma, l'apospasma, de tiré violemment. Le spasmos vient de là : convulsion, attaque nerveuse, qui disloque. »*[23]

[22] *Ibid.*, p.125.
[23] Alain MANTANDON, « *La modernité, esthétique et pensée du fragmentaire »*[En ligne] : < http://sebastienrongier.net/article55.html> , consulté le 05.02.2016.

D'après la citation ci-dessus, l'écriture fragmentaire est issue du mot fragment qui signifie morceau ou brisure. L'occurrence de la fragmentation dans un texte est due à une violence atroce qui le brise en morceaux. Elle exprime un malaise, un état psychique traumatisé et nerveux qui se trouve contraint de donner une cohésion à son écriture. L'écriture fragmentaire est une sorte de va et vient entre le texte et l'auteur ; ce dernier manipulé par son état d'esprit, met ses pensées en écrit à plusieurs reprises et d'une manière entrecoupée. L'auteur dans le passage suivant n'est même pas capable de rattacher ses paroles l'une à l'autre à cause de la férocité qu'il témoigne ;

> *« On la tua tout de même. Elle mourut de douleur à dix ans.……*
>
> *De douleur ! ...comme une personne que le chagrin tue.*
>
> *Et aussi du mal que font les coups !*
>
> *On lui faisait si mal ! Et elle demandait grâce en vain.*
>
> *Dès que son père approchait d'elle, son brin de raison tremblait dans sa*
>
> *tête d'ange.……*
>
> *Et on ne l'a pas guillotiné, ce père-là ! On l'a pas appliqué la peine du talion à cet assassin de son enfant, on n'a pas supplicié ce lâche, on ne l'a pas enterré vivant à côté de la morte ! »*[24]

Voir M. Bergougnard tuer sa fille de dix ans devant lui avec tant de violence et sans pitié ; lui a fait trop de mal au cœur, il raconte l'évènement avec amertume. Les mots qu'il a utilisés sont chargés de chagrin et de tristesse, ils ont un ton si fort qui dénonce l'atrocité d'un tel père et qui interpelle le lecteur pour faire ainsi.

En outre en ce qui concerne la forme, le passage est fragmenté en de courtes phrases. D'abord. La présence répétée de pointillais montre un silence, une brisure ou un souffle étouffé qui lutte contre le mal, il raconte, il s'arrête et il reprend pour une autre fois. Il y a aussi les virgules, les points d'exclamation, ces

[24] Jules VALLES, *Op.cit.*, p.331.

derniers montrent un désordre dans la pensée de l'auteur, et reflète un état psychique bouleversé.

4. La tension didactique dans *L'enfant* de Jules Vallès

Le discours oblique dans *L'enfant* de Jules Vallès dépasse son statut ironique et humoristique. En revanche, le discours oblique exige trop de réflexion et dénonce l'interprétation superficielle qui risque d'en donner un contresens.

Jules Vallès évoque son histoire de vie en ayant recours à l'écriture oblique car il en trouve une sorte de réconciliation vu son aspect humoristique, puis il se permet de tout dire avec le mode implicite. Cependant l'œuvre autobiographique est avant tout destinée à être lue, l'auteur y raconte toutes sortes d'aventures qu'il a vécues, il parle de son chagrin comme de ses moments de réjouissances, dans le but de présenter au lectorat amateur un modèle à suivre, et aux professionnels, notamment les anthropologues, un modèle à étudier.

Jules Vallès ne s'est lancé dans l'écriture autobiographique qu'après une prise de conscience ; il s'est rendu compte de son existence avec un esprit d'un homme politicien et littéraire en même temps, l'observation et la critique sont le fondement de tous ses écrits. *L'enfant* raconte la partie la plus sensible de la vie de l'auteur, il voulait évoquer son enfance pour s'en débarrasser de ses douleurs et son chagrin, et pour partager son expérience avec ses lecteurs.

Une lecture analytique qui pénètre dans les plis des pages, nous a permis de dévoiler des leçons de grande valeur concernant l'éducation des enfants et la bonne manière qu'on doit adopter pour les traiter et pour répondre à leurs besoins les plus primordiales sur le plan physique comme sur le plan psychique. Le passage que nous allons présenter serait un des exemples qui illustrent ce concept :

> *« Ma mère apparaît souvent pour me prendre par les oreilles et me calotter. C'est pour mon bien ; aussi, plus elle m'arrache de cheveux, plus elle me donne de taloches, et plus je suis persuadé qu'elle une bonne mère et que je suis un enfant ingrat. »*[25]

[25] *Ibid.*, p. 26.

La violence que la mère fait subir à son fils est due à une angoisse latente qu'on peut la déceler à partir de la description que l'auteur lui attribue, dont il dit qu'elle crie trop, elle se pleins de tout et elle n'hésite pas à donner les ordres et prendre control sur tout, même sur son mari. Puis elle est si dure et sévère avec son fils, comme on peut le voir dans ce passage, que l'enfant Jacques est maltraité et trop fouetté pour la plupart du temps.

L'impact ironique dans cette citation revient justement au refus de la manière dont sa mère voit les choses, l'éducation pour elle coute chère pour l'enfant, qu'on doit le battre pour lui apprendre que ce qu'il a fait est faux sans qu'elle se rende compte des conséquences et des marques psychologiques qui peuvent affecter sa personnalité. La dernière phrase : « *et plus je suis persuadé qu'elle une bonne mère et que je suis un enfant ingrat. »* est un renversement de la réalité, l'auteur veut dire que les mères qui adoptent la violence comme moyen d'inculquer des leçons à leurs enfants ne sont pas du tout de bonnes mères, mais au contraire elles sont injustes et elles manquent de conscience. Ensuite il veut montrer que les enfants ne commettent pas des fautes par ingratitude mais parce qu'ils sont encore petits et ils ne sont en mesure de prendre en charge la responsabilité sur leurs comportements.

En outre, la violence et les coups qu'il reçoit de sa mère et même de son père laissent des traces sur son âme aussi bien que sur sa peau :

> *« Mais mon père, au lieu de se fâcher contre Turfin, s'est tourné contre moi, parce que Turfin est son collègue, parce que Turfin est influent au lycée, parce qu'l pense avec raison que quelques coups de plus ou de moins ne feront pas grand-chose sur ma caboche. Non, mais ils font marque dans mon cœur. »*[26]

Le père, incapable de faire face à son collègue, ne trouve pas d'autres moyens que se mettre en colère contre son fils et l'infliger des coups, sans prendre en considération que la douleur de ces coups qu'il lui donne sur la tête n'est rien en comparaison avec le mal qu'elle laisse dans son cœur.

[26] *Ibid*., pp. 201-202.

La maltraitance de sa mère ne l'aide pas à construire sa propre personnalité, en revanche elle la façonne de sa propre manière. La lecture de notre objet textuel dévoile un désordre dans la pensée de Jacques Vigntras, il hésite trop entre ce qu'il doit faire et ce qu'il ne faut pas faire à cause des tas des ordres qu'il reçoit de sa mère, de plus il aime se mettre dans la peau d'autres personnes pour fuir de la sienne et de son vécu méprisable.

> *« Est-ce que madame Grelin n'est pas honnête ? que fait-elle ? Qu'y a-t-il ? Pauvre Grélin ! Mais Grélin a l'air content comme tout. Ils sont toujours à donner des caresses et des joujoux à leurs enfants ; on ne me donne que des gifles, on ne me parle que de l'enfer, on me dit que je crie trop. Je serais bien plus heureux si j'étais le fils à Grélin. »*[27]

Se sentir d'une carence affective immense et ne pouvoir plus la supporter, fait que l'auteur se compare à d'autres enfants et il veut être dans leurs places, bien sur ceux qui sont heureux et qui ont de bons parents, qui les aiment, contrairement aux siens qui sont à rendre sa vie plus misérable et méprisable.

D'une manière parfois ironique ou humoristique l'auteur passe des leçons tirées de sa propre expérience de vie pour montrer l'impact négatif de la violence sur l'enfant, et il la dénonce comme on peut le constater dans le dernier chapitre de notre corpus :

> *« Eh bien ! je ferai mon temps ici, et j'irai à Paris après ; et quand je serai là, je ne cacherai pas que j'ai été en prison, je le crierai ! Je défendrai les DROITS DE L'ENFANT, comme d'autres les DROITS DE L'HOMME. »*[28]

Jules Vallès cherche par tous les moyens de faire respecter les droits de l'enfant et il le crie à haute voix.

A travers ce chapitre, il nous a été possible de rendre compte de l'efficacité de l'ironie comme mode d'écriture dans ce genre de situations dotées de traumatisme et de malaise.

[27] *Ibid*., p.25.
[28] *Ibid*., p.458.

Dans le dernier chapitre nous allons analyser le discours de notre corpus pour en ressortir les indices de l'ironie qui ont marqué l'écriture de l'écrivain.

Chapitre III :

Les indices de l'ironie dans *L'enfant* de Jules Vallès

Jules Vallès transmet une image de sa vie réelle par le biais de l'ironie pour plusieurs raisons que nous avons abordé auparavant, sa réalité est apparente car son écriture oblique ne peut se faire sans utiliser un ensemble de figures de style. Ces dernières servent à rapprocher au lecteur l'idée et le message que l'auteur veut faire entendre grâce à l'effet stylistique, linguistique et rhétorique qu'elles produisent.

1. L'aspect polyphonique de l'écriture oblique dans *L'enfant* de Jules Vallès

La polyphonie est la coexistence de plusieurs voix dans le même énoncé ou le même discours ; chaque locuteur a besoin de puiser d'un discours d'autrui, cela sera pour lui un point d'appui, une référence ou un deuxième avis.

Le recours à ces voix peut être intentionnel ou non, en fait cela dépend du locuteur- rapporteur et de la source d'où il a pris ses propos.

> *« Toute causerie est chargée de transmissions et d'interprétations des paroles d'autrui. On y trouve à tout instant une "citation", une "référence" à ce qu'a dit telle personne, à ce qu'"on dit", à ce que "chacun dit", aux paroles de l'interlocuteur, à nos propres paroles antérieures[…] parmi toutes les paroles que nous prononçons dans la vie courante, une bonne moitié nous vient d'autrui. »*[29]

En fait, Bakhtine signifie qu'une bonne partie des informations qu'on transmet, provient des sources extérieures qui sont, la plupart du temps, non précisées. Le passage suivant nous montrera cette cohabitation des voix émanant de plusieurs sources ou représentant plusieurs composantes au niveau du même interlocuteur :

> *« Mon père peut me faire pleurer et saigner pendant toute ma jeunesse ; je lui dois l'obéissance et le respect. Les règles de la vie de famille lui donnent droit de vie et de mort sur moi. »*[30]

Cette affirmation fait entendre différentes voix qui coexistent dans le discours de l'auteur. On peut remarquer que ses dires sont issus d'un raisonnement établi par la société, qui se voit clairement dans cette phrase : *« les règles de la vie de famille lui donnent droit de vie et de mort sur moi »* cela dit que l'auteur s'appuie sur ce principe dans le but de donner une explication ou une justification

[29] Mikhaïl BAKHTINE, cité in, « Polyphonie énonciative et dialogisme », in acte de colloque international Dialogisme : langue, discours, septembre 2010. Sous la dir.. de Robert VION. Université de Provence.
[30] Jules VALLES, *Op.cit.*, p. 202.

pour ce qu'il a déclaré, c'est qu'il va accepter cette maltraitance parce que ce sont les lois de la famille qui en ont donner la permission et il n'a qu'à subir. Et en fait sa voix s'inclut dans son rejet de cette conception du rapport parent-enfant, bien qu'elle apparaisse affaiblie par le chagrin et le malheur.

Donc ce discours tenu par autrui du locuteur- rapporteur (l'auteur) est distinct du cotexte antérieur de ce dernier et il l'influence, comme le souligne M. Bakhtine :

> *« Le contexte qui englobe la parole d'autrui crée un fond dialogique dont l'influence peut être importante. En recourant à des procédés d'enchâssement appropriés, on peut parvenir à des transformations notables d'un énoncé étranger, pourtant rendu de façon exacte (...). La parole d'autrui, introduite dans le contexte d'un discours, établit avec le contexte qui l'enchâsse non pas un contact mécanique, mais un amalgame chimique (au plan du sens et de l'expression). »*[31]

Le recours à un discours rapporté influence l'énoncé du locuteur- narrateur comme a dit Bakhtine soit sur le plan du sens soit de l'expression, parce qu'on a affaire à entendre deux voix distinctes dans le même discours, et c'est donc nous avons deux positions d'énonciation ; celle du locuteur qui va donner un sens à son emprunt en l'intégrant dans son contexte, et celle de l'autre énonciateur mis en scène.

2. L'hyperbole

L'hyperbole est un procédé qui consiste à exagérer, elle sert à mettre en valeur une idée, un point de vue et vice-versa ; pour Jules Vallès, l'hyperbole prenait une grande place dans sa description soit pour sa maison, ses parents ou pour tout ce qui l'entourait, elle assurait plusieurs fonctions surtout quand il s'agit de la transmission des sentiments de l'auteur ;

> *« On tire cet œuf d'un sac, comme un numéro de loterie et on le met à la coque, le malheureux ! C'est un véritable crime, un coquicide, car il y a toujours un petit poulet dedans. Je mange ce fœtus avec reconnaissance,*

[31] Mikhaïl BAKHTINE. *Op.cit.,* p159.

car on m'a dit que tout le monde n'en mange pas, que j'ai le bénéfice d'une rareté. »[32]

L'utilisation des mots crime et coquicide suscite le rire mais c'est une exagération pour le simple fait de manger un œuf et que les parents Vigntras le considère comme une rareté et ils s'estiment chanceux l'auteur exagère en parlant de l'œuf juste pour ridiculiser les conceptions de ses parents, pour montrer aussi jusqu'à quel point on lui a bouleversé l'esprit par des futilités qui n'ont aucun sens pour un enfant de cinq ans.

3. La description

La description fait une partie intégrante de la narration, on y recourt pour décrire les personnages, les lieux et même les sentiments et les émotions ; elle sert à montrer l'aspect réaliste des faits de l'histoire. Dans L'Enfant on trouve de nombreux passages de description notamment dans le premier chapitre, ou l'auteur évoque ses premiers souvenirs dans sa maison avec sa famille et il les a décrit avec les moindres détails et il n'hésite pas à décrire ses parents ou lui -même aussi avec ironie et sarcasme.

« Comment habillera-t-elle son fruit, son enfant, son Jacques? Il faut qu'il brille, qu'on le remarque, on est pauvre, mais on a du gout. (...) elle s'égratigne enfin à une étoffe criante, qui a des reflets de tigre du soleil ; une étoffe comme une lime, qui exaspère les doigts quand on la touche, et qui flambe au grand air comme une casserole ! Une belle étoffe, vraiment, et qui vient de la grande mère et qu'on a payé à prix d'or. »[33]

On remarque dans ce passage que la description concerne l'étoffe plus que Jacques ou sa mère. En fait, cette description dévoile le mauvais gout de la mère et à travers cette déclaration ironique qui se voit dans la phrase suivante « on est pauvre, mais on a du gout » que sa mère manque du gout pour le style raffiné et ne se gêne pas de contrôler tout et d'imposer son avis sur son fils concernant ses habits ce qui le met dans une situation d'embarras et lui crée sentiment d'infériorité devant le monde.

[32] Jules VALLES, *Op.cit*., p.33.
[33] *Ibid*., p.52.

4. Le dialogue

Le dialogue est un échange de propos entre deux personnes ou plus, on le trouve généralement sous forme d'une conversation, écrite d'une manière différente de celle de la simple narration. De temps en temps l'auteur interrompt sa narration pour insérer une conversation rien que pour ajouter un effet d'humour surtout quand il s'agit un de ses parents qui parle.

> *« - cela t'amuse d'aller chez M. Soubeyrou ? demande ma mère.*
>
> *- oui, maman.*
>
> *Mais un oui lent, un oui avec une moue. Tiens ! Si je disais trop vite que ça m'amuse, elle serait capable de m'empêcher d'y aller. Il ne faut pas que les enfants aient de volonté ; ils doivent s'habituer à tout.*
>
> *-Ah ! les enfants gâtés ! les parents sont bien coupable qui les laissent faire tous leurs caprices… »*
> *-Je dis : « oui maman », de façon qu'elle croie que c'est non. »*[34]

Le passage représente une petite conversation entre Jacques et sa mère, ou l'auteur montre que sa vie n'était pas du tout facile, il faut duper sa mère pour un petit moment de réjouissance sinon il sera privé et obligé de faire ce qui ne lui plait pas.

Donc par ce petit dialogue, Jules Vallès dévoile un côté des conceptions archaïques de la mère Vigntras concernant l'éducation des enfants.

5. La narration

La narration est la façon de raconter une histoire, et de relater son récit et ses évènements. Comme tous les romans autobiographiques, L'Enfant raconte les évènements et les aventures vécus par l'auteur dont la narration prend la partie majeure.

> *« Je dois faire de très grands pas, c'est plus homme, puis ça use moins les souliers. Je fais de grands*

[34] *Ibid.*, p.68.

pas et j'ai toujours l'air d'aller relever une sentinelle, de rejoindre un guidon, d'être à la revue. Je passe dans la vie avec la raideur d'un soldat et la rapidité d'une ombre chinoise. Et toujours une petite queue d'étoffe par derrière !

Je voudrais être en cellule, être attaché au pied d'une table, à l'anneau d'un mur ; mais ne pas aller me promener avec ma famille, le soir. »[35]

Jules Vallès raconte que même se promener avec sa famille est embêtant à cause de tas des ordres qu'il reçoit sans cesse pour tout et rien et qui rendent sa vie insoutenable, et cela on peut le déduire à travers ses déclarations implicites qui expriment son refus d'être avec ses parents et qui mettent les raisons en dessous.

6. Le monologue

Le monologue est un discours par lequel la personne s'adresse à elle-même. Le vide régné sur tous les aspects de la vie de Jacques Vigntras et cela répercute sur son écriture, dont on trouve dans plusieurs passages que l'auteur est en face de soi-même tout seul parlant de son vécu et décrivant ses sentiments.

« Je ne réponds pas, mais tout bas je me dis :
Oui, j'ai une idée et quelque chose en tête ! J'ai l'idée que le temps passé sur ce latin, ce grec- ces blagues ! est du temps perdu ; j'ai en tête que j'avais raison étant tout petit, quand je voulais apprendre un état ! J'ai hâte de gagner mon pain et de me suffire !

Je suis las des douleurs que j'ai eues et las aussi des plaisirs qu'on me donne. J'aime mieux ne pas recevoir d'éducation et ne pas recevoir d'insultes […] je sens que je serai malheureux toujours avec vous, tant que vous pourrez me dire que je vous coute un sou !... voilà ce que je pense, ma mère. »[36]

Saisi de peur et de crainte, Jaques se trouve incapable de parler à sa mère et lui avouer ses peines et raconter ses malaises. Les parents Vigntras sont incompréhensifs et traitent leur fils avec cruauté et indifférence pour tout ce qui lui intéresse, et au contraire ils l'obligent de suivre le chemin qu'ils lui ont tracé sans prendre en considération ses rêves et ses ambitions.

Il s'adresse à lui-même en se disant qu'à apprendre à l'école est du temps perdu parce qu'il reprend d'une manière ironique la façon de voir les choses de la

[35] *Ibid*., p.303.
[36] *Ibid.*, pp.414-415.

part de ses parents concernant ce qui doit être bon ou mauvais pour leur fils. Puis il finit par avouer que vivre avec sa famille est devenu insupportable et dure à cause de la maltraitance qu'il doit subir.

7. La phrase emphatique

Contrairement à la forme ordinaire, la phrase emphatique met un mot ou un groupe de mots en exergue.

> *« Mon père – celui qui devait être mon père- n'y est pas resté, a voulu être bachelier, arriver aux honneurs. »*[37]

On remarque à partir de cette déclaration que l'auteur veut tourner son père en dérision et ridiculiser ses ambitions d'un côté et de l'autre côté nous avons la phrase emphatique « *celui qui devait être mon père* » qui montre que l'auteur trouve une difficulté à accepter son père tel qu'il est.

8. La comparaison

L'auteur recourt à la comparaison dans plusieurs situations, tout au long de son récit, parfois afin de rendre plus clair son idée, ou pour tourner en dérision et se moquer de ce dont il parle.

> *« je retombe exténué sur un fauteuil, les bras pendants et mous comme un lapin mort ; j'ai même comme le lapin assassiné, une goutte de sang au bout du museau : puis, tout autour, la peau rougeâtre et lisse comme une pelure d'oignon, lisse, lisse !... si j'avais quelques petits poils qui faisaient les fous, ils sont partis, noyés, tant il m'a passé d'eau dans les narines depuis ce matin ! »*[38]

L'auteur présente une scène hilarante de souffrance qu'il a vécue dont sa mère en était la cause, pour réussir le concours de la récitation. La comparaison dans ce passage joue le rôle d'un apaisant qui aide à aérer l'écriture et provoquer le risible.

9. La métaphore

[37] *Ibid.*, p.30.
[38] *Ibid.*, p.342.

L'ironie se manifeste clairement dans les propos de l'auteur quand il s'agit de métaphore.

> *« C'était là où dormait Myrza, la petite chienne que l'ancien censeur, envoyé en disgrâce, nous avait donnée pour en avoir soin. Il n'avait pas d'argent pour l'emmener avec lui ; puis il ne savait pas si, dans le trou où on l'enterrait, il aurait seulement du pain pour sa femme et son enfant. »*[39]

L'auteur a utilisé le mot *"trou"* pour désigner sa maison ; il la compare à une tombe, vue son atmosphère triste et silencieuse, et le manque de gaité et de joie, il voulait dire qu'ils menaient une vie des morts.

10. L'antithèse

L'auteur recours parfois à l'antithèse qui consiste à juxtaposer deux propositions contradictoires, rien que pour ajouter un effet de comique ou afin d'expliquer d'avantage ses propos.

> *« Ce fut une mêlée, je m'y jetais à corps perdu. Je comptais sur quelque coup qui me mettrait en pièces. Pas de chance ! Je donne beaucoup et je ne reçois rien. Je n'en fais pas moins sauvé tout de même. »*[40]

En racontant une de ses mésaventures, Jules Vallès évoque ce petit incident où il s'est battu avec ses amis, l'antithèse ici *« je donne beaucoup et je ne reçois rien » sert* à ironiser la situation dont il s'est mêlé et à provoquer le risible.

Et nous avons encore ce passage où l'auteur montre que son bonheur dépend des envies de sa mère.

> *« C'est un quart d'heure de bonheur indicible ! Je ne l'ai pas encore connu ; ma jeunesse s'éveille, ma mère dort. »*[41]

Cela dit que Jaques Vigntras ne peut se jouir de sa jeunesse qu'en s'éloignant de sa mère, et c'est ce qu'on peut le voir à partir de son discours oblique qui se manifeste par l'utilisation du verbe "dormir".

[39] *Ibid*., p.255.
[40] *Ibid.*, p.374.
[41] *Ibid.*, p.272.

11. L'énumération

L'énumération est une suite de mots ou de propositions qui sont de même nature (noms, verbes, etc.) et de même fonction (sujets, compliments, etc.). Elle assure plusieurs fonctions ; l'auteur l'a utilisée dans les portraits pour dénombrer les éléments qu'il décrit, et on la trouve dans l'exemple de sa tante.

> *« Ma tante Mélie est muette,- avec cela bavarde, bavarde ! Ses yeux, son front, ses lèvres, ses mains, ses pieds, ses nerfs, ses muscles, sa chair, sa peau, tout chez elle remue, jase, interroge, répond ; elle vous harcèle de questions, elle demande des répliques ; ses prunelles se délattent, s'éteignent ; ses joues se gonflent, se rentrent ; son nez saute ! Elle vous touche ici, là, lentement, brusquement, pensivement, follement ; il n'y a pas moyen de finir la conversation. »*[42]

On trouve une multitude d'énumération dans cette description, il y a des noms, des verbes et même des adverbes, cela d'une part et il y en a le côté stylistique d'autre part ; là ou l'auteur insiste et précise l'idée qu'il veut transmettre au lecteur comme on peut le voir dans le passage ci-dessous :

> *« Quel que soit le sein que j'ai mordu, je ne me rappelle pas une caresse du temps où j'étais ; je n'étais pas dorloté, tapoté, baisoté ; j'ai été beaucoup fouetté. »*[43]

Les trois adjectifs qui se suivent provoquent un peu du comique, mais tout en focalisant sur l'intensité et la gravité de la situation dont l'auteur parle.

12. L'onomatopée

Dans le but de faire rire et de changer cette atmosphère de tristesse, l'auteur fait entendre les mots par les sons et les bruits qu'ils expriment.

> *« C'est une bonne vieille fille de cinquante ans. Elle demeure au-dessous de nous. D'abord elle était contente : comme elle n'avait pas d'horloge, ça lui donnait l'heure. Vlin ! Vlan ! Zon ! Zon ! – Voilà le petit*

[42] *Ibid.*, p .28-29
[43] *Ibid*., p.1.

chose qu'on fouette. Il est temps de faire mon café au lait »[44]

L'onomatopée dans cette manifestation produit un effet particulier et humoristique. Elle exprime d'une manière oblique que les coups que la mère donne Vigntras à son fils sont si forts et le son qu'ils font sert à indiquer l'heure pour leur voisine

[44] *Ibid*., p.17.

Conclusion

Cette recherche nous a permis de montrer que le discours oblique fait partie de l'implicite, et est un procédé littéraire qui gagne de l'importance pour signifier ce qu'il n'ose pas dire explicitement.

En effet on assiste à un discours fécond, investi par ce qu'il véhicule comme message, mais surtout à travers les stratégies qu'il mobilise pour faire aboutir ses intentions.

Notre travail nous aa donc donné la possibilité de comprendre les enjeux de l'implicite et de justifier son apparition dans notre objet textuel. Traquer l'implicite dans *L'enfant* de Jules Vallès nous a permis d'éclaircir les desseins de l'écrivain qui sont le plus souvent dissimulés sous des airs comiques.

Notre corpus reflète l'image du vécu de l'auteur, jalonné des traumatismes. Cela nous a contraints à réfléchir sur la relation une telle situation et le discours oblique omniprésent dans l'œuvre.

Nous avons donc tenté de savoir jusqu'à quelle mesure le discours ironique permet à l'écrivain de rendre compte des conditions difficiles dans lesquelles il évolue.

A travers notre recherche, il nous a été donné de confirmer nos hypothèses de départ. D'abord l'écriture oblique ou l'ironie se présente pour Jules Vallès, non pas seulement comme un procédé d'écriture, mais en tant que moyen de défense face à ses malheurs, puis il y recourut afin d'évacuer sa charge émotionnelle en l'extériorisant. De plus, notre étude nous a permis de rendre compte de la relation ou de l'impact de ses idées révolutionnaires sur son écriture, pour déduire que son regard par rapport à son vécu n'est que celui d'un individu qui n'a connu que du chagrin.

Lors de cette recherche nous avons essayé également de suivre de près le reflet de la vie réelle de Jules Vallès sur son écriture. En outre, notre étude nous a permis de mettre en exergue les fonctions que le discours ironique peut assurer dans ce genre d'écriture. Nous avons expliqué aussi comment l'ironie ne se conçoit pas toujours en termes humoristiques et risible, en revanche l'écrivain peut y recourir dans le but de transmettre des messages sérieux, voire grave dérobés sous le voile du sarcasme et la raillerie. On a vu aussi comment l'humour dans notre objet textuel est incorporé dans le discours oblique rendant ainsi les massages plus efficaces. En effet, sans égratigner la

sensibilité du lecteur, l'ironie peut être superposée d'un humour qui atténue de sa cruauté ou de son caractère choquant ou encore l'angoisse et la détresse que pourrait susciter un message ironique cru.

Notre réflexion sur l'ironie dans *L'enfant* de Jules Vallès, nous a ouvert de grandes perspectives relatives au discours implicite. Dans le cadre de nos éventuelles recherches doctorales, nous envisageons de nous laisser séduire par d'autres aspects de ce genre d'écriture aussi tentant que complexe.

Bibliographie

Le corpus étudié :

- Jules VALLES, *L'enfant*, Alger, Laouadi, col. Arc en ciel, 2014.

Les références bibliographiques :

- Catherine KERBRAT OCCIONI, *L'implicite*, Paris, Arman Colin, 1986.
- Georges GUSDORF, *Les Ecritures du moi*, Paris, Odile Jacob, 1990.
- Maine DE BIRAN, *Mémoire sur la décomposition de la pensée.* Québec, Chicoutimi, 1952.
- Mikhaïl BAKHTINE, cité in, « Polyphonie énonciative et dialogisme », in acte de colloque international Dialogisme : langue, discours, septembre 2010. Sous la dir. de Robert VION. Université de Provence.
- Philipe HAMON, *L'ironie littéraire, Essai sur les formes de l'écriture oblique*, Paris, Hachette, 1996.
- Philipe LEJEUNE, *Le Pacte autobiographique*, Paris, Seuil, 1975.
- Thomas CLERC, *Les écrits personnels*, Paris, Hachette, 2001.
- Umberto ECO. In, Anne BARRE, *La compréhension de l'implicite dans les textes littéraires : une continuité pédagogique entre le FLE et le FLM ? Linguistics*. 2012. <dumas-00742277>.

Thèses :

- Chihab BESRA, Mouloud Feraoun, diariste. Analyse idéologique de Journal 1955-1962, thèse de doctorat, université de Médéa, 2013, pp.323.

La sitographie :

- Alain MANTANDON, « La modernité, esthétique et pensée du fragmentaire **»,** [En ligne] **:<** http://sebastienrongier.net/article55.html> **.**
- Jean ROCQUET, *«* Lecture et implicite *»*, [En ligne] : < http://erdp.ac-reins.Fr/ien/metiers-fichiers/lecture PDF> .